

**Journées d'études**

*Un fantasme prêt-à-porter ? Questions sur le fantasme féminin*

Samedi 06 mars 2021

Intervention de **Marie-Charlotte Cadeau**

**MIMESIS ET/OU SPECIFICITE DU FANTASME FEMININ**

Je suis chargée d'ouvrir ces journées sans doute parce-que le titre donné à mon intervention est assez général pour permettre une introduction ; cependant, telle qu'elle est proposée la problématique implique de nombreuses ramifications que, rassurez-vous, je laisserai aux collègues le soin de développer. Je vous parlerai donc de quelques heurts éprouvés, tant dans mon expérience que à la lecture de nos maîtres.

Poser la question du fantasme féminin c'est peut-être soulever le paradoxe de l'emploi au féminin d'un concept très élaboré par la psychanalyse pour des sujets en position masculine. Pourtant le « peu de réalité » que le fantasme soutient, et/ou avec ce « peu », rien moins que le désir, chacun et chacune y semble attaché. Mais il n'est pas certain que le décryptage de l'inconscient fasse accéder les uns et les autres, hommes et femmes à un même Réel au delà de ce si peu de réalité, ou que du moins que les voies pour y accéder ou les obstacles rencontrés soient les mêmes.

Si l'on prend le terme fantasme au sens de scénario, de scène, imaginaire donc, dans lequel le sujet toujours compris dans la scène, y déploie la réalisation d'un désir, parfois conscient, mais comprenant toujours un noyau hétérogène inconscient, alors, nous pouvons nous demander si les problématiques contemporaines ne complexifient pas la question : internet et la multiplication de ses sites de rencontre, érotiques, pornographiques, ne permet-il pas de mettre à jour, de transformer même le côté imaginaire du fantasme, autrefois plutôt secret et difficile à avouer. En particulier les femmes y sont de nos jours sollicitées de « s'y exprimer », comme on dit. Pudeur, voile qui se déchire.

Le plus délicat de la modernité reste cependant la récusation pour nombre d'adolescents, et de moins jeunes, de la différence des places et des sexes.

Le concept de bisexualité est un concept biologique d'abord, auquel Freud fait souvent appel. Lacan beaucoup moins. Il maintient, bien entendu, très ferme l'existence de « deux côtés », ceux-là même à l'œuvre dans les formules de la sexuation, qui empruntent cependant, l'un à l'autre au point dira-t-il qu'il est difficile de savoir de quel sexe est la personne que l'on serre dans ses bras.

Si Freud avait repéré « le cœur de notre être », le désir indestructible de l'inconscient, dans le second temps du fantasme « *On bat un enfant* », Lacan franchit le pas d'en écrire la logique : S barré <a>. Cette formule met clairement en lien un sujet manquant et un objet au statut problématique puisque « a » désigne l'image de l'autre, puis l'objet qui manque à l'image. Le fantasme est un lien entre le langage et le corps, la réponse d'un sujet qui se barre dans la

rencontre du désir de l'Autre et son incomplétude. L'articulation de ces deux manques soutient le désir et la réalité.

Si la question du fantasme féminin se pose car il faut admettre que les femmes parlent, c'est que ce processus suppose la castration.

Dans son texte princeps de 1919 Freud, qui a étudié ce fantasme « *On bat un enfant* » à partir de patients des deux sexes, s'intéresse justement à ce qui peut en différencier l'expression.

Les deux premiers temps sont les mêmes, sauf que dans le second temps inconscient et donc reconstruit, il s'impose que pour certains garçons, ce soit la mère qui bat l'enfant.

Mais c'est surtout au troisième temps, où s'impose la phrase anonyme qu'il est remarquable que pour filles et garçons, l'enfant battu soit un garçon. Freud affirme que la fille s'identifie donc à un garçon, alors qu'aucun garçon ne s'identifie à une fille. Le fantasme, ou plutôt la phrase, engendre donc un sujet comme barré mâle.

Quoi est l'objet dans ce fantasme, à ne pas confondre avec l'instrument phallique du Père ? Le regard déjà noté par Freud ? La phrase elle-même ?

Chez Lacan, il y a d'abord une certaine indifférence d'emploi de la notion d'objet « a » cause du désir, ce quelque chose d'inassimilable au signifiant, objet perdu, pour homme et femme. Ainsi par exemple, dans le séminaire de *L'Angoisse*, il dira d'une jeune femme kleptomane qu'elle « montre qu'il y a bien un objet « a », le sien qui mérite qu'on le considère. Il évoquera aussi Monsieur K comme objet « a » de Dora, dans l'interprétation qu'il fait du cas dans le séminaire *Le transfert*. Certes Monsieur K est bien « l'homme à l'organe », mais il s'agit alors d'un objet « petit phi » dont elle est privée, et non castrée, et qui ne peut être le reste d'une opération signifiante.

Bien au contraire, Lacan soulignera, beaucoup plus tard il est vrai, que la difficulté, l'embarras et même l'angoisse pour une fille, c'est que cet organe pénien « dont il n'y a rien de mieux pour faire phallus » (dira-t-il) est le référent du corps propre d'une femme et non pas seulement un objet désiré. Corps donc d'emblée référé à un autre, à la différence du garçon qui lui, connaît la négativation angoissée de l'organe, mais qui de cette angoisse se ressaisit par l'appui pris sur un bord pulsionnel pour faire fantasme.

Si Freud met en avant le penisneid, c'est peut-être que l'opération de privation de l'objet symbolisé bien sûr, éclipse que quelque chose a bien eu de l'image au miroir, quelque chose d'irréremédiablement perdu qui aurait pu faire objet « a » cause du désir, si un père l'avait validé. Cette perte se redouble du malaise angoissé d'une aliénation précoce à un autre corps, porteur de l'objet qui fait à la fois référence et jouissance. Aussi bien Lacan souligne-t-il que le mythe de Don Juan est un fantasme féminin, car il s'agit que cet objet précieux échappe à toute caducité.

On sait que c'est par un resserrage logico-mathématique que Lacan permet d'avancer sur ces questions, notamment les mathèmes de la sexualité.

Il est tout de suite lisible dans ce qui est l'écriture de la fonction phallique à laquelle appartiennent hommes et femmes, que la formule du fantasme s'y retrouve, S barré du côté homme, et « a » du côté femme, mais que cet objet « a » n'est pas celui d'une femme, mais ce qu'elle supporte de son objet cause à lui.

La fonction de la cause a-t-elle été invalidée pour elle et par suite toute possibilité d'écriture de la formule du fantasme ?

La petite fille comme être parlant rencontre bien le manque tout d'abord, du fait de la structure du langage, et par le jeu automatique de la chute des lettres, un inconscient s'est bien constitué. Mais elle est donc invitée au voyage vers la position d'altérité, sauf si elle veut se maintenir comme héritière de la maison paternelle, auquel cas elle jouera « la partie comme un homme » dira Lacan. Sinon ce voyage, pseudo traumatique, plus ou moins selon les sujets, la mène dans un espace infini, sans référent d'où prendre identité même si, dans les formules de la sexuation, celle de l'exception paternelle gouverne les autres.

Donc pas-toute, c'est-à-dire pas une, pas même inscrite dans ce lieu comme le rappelait Charles Melman.

Faute d'une limite qui fermerait cet espace Autre, le sujet, ici noté « La barré », se trouve soudain embarqué par les chaînes littérales qui occupent ce lieu, chaînes qui n'ont d'autre butée qu'une faille toujours mobile qui se déplace sans cesse, rendant difficile à un sujet l'accès tant à la logique qu'à la jouissance phallique.

Moment de submersion, d'effroi, où le corps n'est plus même soutenu par les chaînes littérales de la langue, mais se ressent dans une crudité nue sans le moindre érotisme. Ce qui paraît un quasi dénouage du Réel et du Symbolique.

Cet Autre auquel elle a affaire, cet Autre toujours Autre aussi difficile à affronter qu'à penser, Lacan le note donc « S de A barré », barré d'une barre en abyme suggérant plus le vide que le manque.

Cet autre, c'est bien de lui que Lacan va nous dire dans *Encore* « qu'il ne sait rien », et ce d'autant plus qu'il n'existe pas, qu'il n'ek-siste pas. En effet c'est une écriture de l'Autre, de l'Autre de LA femme. Cet Autre ne lui donne donc aucune identité, aucune unité, ni aucun savoir. « Elle ne sait rien » dira Lacan.

D'où cette réflexion difficile à supporter pour les femmes que « l'inconscient ne leur fait pas la part belle », comme si une forme de trou, de forclusion dans l'inconscient féminin venait à rendre beaucoup plus lâches les liens du Réel et de la réalité, le rapport à la réalité étant beaucoup moins tissé par l'inconscient que celui de l'homme, elles qui sont pourtant des tisseuses.

Ceci est immédiatement sensible dans la clinique de l'hystérique qui s'en plaint, qui bute sur ce « mur trou » de ce qui serait un objet cause de son désir à elle. Cet objet, elle va alors le fabriquer, mais avec des morceaux réels de son corps de préférence.

Une femme a donc des « effets d'inconscient » et peut-être pourrions-nous alors parler d'effets fantasmatiques, car de ce rapport à « S A barré » elle n'en dit rien ordinairement, mais il se manifeste par des effets de vide et d'absence à soi-même ou encore par une sensibilité à l'infini.

Sauf les grandes mystiques qui de ce rapport à « S de A barré » vont faire un usage surprenant. Ce non savoir elles le transfigurent en une intimité avec cette « autre face de Dieu », obscure initiatrice de l'extase.

Je fais juste deux remarques : les mystiques témoignent de leur expérience du surgissement d'une présence au cœur de ce rapport de dérélition non dialectisable avec cet Autre. Présence du Bien-Aimé « inondante » y compris dans le corps.

Peut-on parler d'un effet fantasmatique à rebours de tout objet-cause enraciné dans une pulsion ?

Le Bien-Aimé n'est pas l'Au-moins-Un, et pourtant la tonalité érotomaniaque notée par Lacan depuis longtemps n'en est pas absente : Thérèse d'Avila n'affirme-t-elle pas qu'elle est Dieu.

Pour parvenir à cette création d'objet, il faut que le corps soit mené volontairement au bord de la mort par de multiples souffrances.

S'agit-il d'obtenir à nouveau ce dénouage traumatique du Réel et du Symbolique, pour que surgisse ce que Lacan a appelé « affect d'ek-sistance ».

Les mathématiques nous rappellent que une femme appartient à la fonction phallique, dont le « S A barré » marque le suspend.

La manière la plus ordinaire de se tenir dans la fonction est donc de se « proposer » comme « femme », objet cause du désir d'un homme, de se sentir une, voire unique, dans son fantasme à lui, qu'elle ignore, mais pour lequel elle peut sacrifier beaucoup. En fait elle n'acquiert que l'identité d'être son symptôme, car c'est par une maldonne qu'il la prend pour « a ». Mais à la condition de se sentir un peu aimée, elle peut elle, entrer dans cet effet fantasmatique, de chérir l'objet précieux qui la noue à la jouissance phallique.

Toutes les femmes n'appartiennent pas encore aux mouvement « me too ».

Mais au-delà de l'objet du désir, c'est Grand Phi qui demeure à l'horizon de son attente. Grand Phi, clef forclosée, indicible du système du langage ; ce Réel est pris ici dans son versant de consistance imaginaire, c'est-à-dire de ce qui tout en voilant le non-savoir sexuel, fait prise, aussi bien de la main que du concept.

C'est ce qui manque côté féminin, mais dont elles peuvent s'emparer, soit à travers l'objet phallique du partenaire, soit dans toutes les fonctions symboliques où il opère. Phallogocentriques à souhait, ce dont notre contemporanéité témoigne.

Y gagnent-elles l'identité souhaitée à travers la « mimesis » d'un fantasme de maîtrise ?

En tout cas, elles sont avides de récupérer l'objet-instrument qui leur appartient, comme le montre le fameux film L'Empire des Sens. En tant que fantasme, non de fait divers, il se rencontre d'ailleurs couramment chez les jeunes filles.

Mimesis est un concept platonicien employé par Lacan à propos du Nœud Borroméen, dans lequel il s'agit d'aborder l'objet « a » par coinçage.

S'il n'y a qu'un Nœud Bo, qu'en est-il des deux côtés x et y ?

Dans ce lieu Autre où la jouissance phallique, phonatoire, manque, les femmes parlent pourtant et tressent à leur manière RSI.

Elles font des nattes, celles mêmes que toutes les petites filles savent faire, tissant 3 brins deux à deux, par coups successifs.

Il se trouve qu'une natte est un objet mathématique, tout autant qu'un Nœud Bo. Il est démontrable qu'au bout de 6 coups, une natte rabouée peut faire Nœud Bo.

Mais une femme, qui ne sait donc toujours pas grand-chose, doit trouver, non pas l'au moins Un, mais l'homme, qui lui a construit son Nœud Bo du premier coup pour faire « mimesis » du sien, et rabouter sa natte. Sinon, elle restera dans les entrelacs de RSI.

Mais lui, dans sa maîtrise, n'a pas compris que le Réel faisait trois, et c'est bien l'habile tisseuse qui va le lui apprendre.

Jolie interprétation de la rencontre entre homme et femme inventée par Lacan qui fait espérer que les fantasmes et les effets fantasmatiques féminins puissent « avoir l'air » de se conjuguer.